

Chateaubriand, *René*, introduction et notes par J.M. Gautier, « Textes littéraires français », Genève, Droz, 1970 91 p.

Clément Moisan

Volume 5, Number 2, août 1972

La poésie moderne : forme et signification

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500243ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500243ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Moisan, C. (1972). Review of [Chateaubriand, *René*, introduction et notes par J.M. Gautier, « Textes littéraires français », Genève, Droz, 1970 91 p.] *Études littéraires*, 5(2), 323–325. <https://doi.org/10.7202/500243ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1972

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

exemplaires d'un même livre, pour savoir si le typographe qui écrivait *temperament* et *receuë* est bien distinct de celui qui usait des formes *reçuë* et *tempéramment*, où trouver l'audace de prendre quinze pages pour agiter la question, s'il est entendu qu'on n'imprimera jamais que *tempéramment* et *reçue* ?

* * *

Il serait bien triste que cette édition du *Diable boiteux* ne servît qu'à convaincre les indolents que la bibliographie matérielle est un passe-temps de masochiste. La cause vaut mieux. Je donne la parole à M. Laufer :

« L'éditeur d'un texte ancien ou médiéval justifie dans une édition savante le choix qu'il fait des manuscrits et des variantes. L'éditeur d'un texte français moderne dont il n'existe aucune version manuscrite se croit autorisé à reproduire le texte d'un exemplaire quelconque d'une édition qui lui convient, cet exemplaire « quelconque » étant de préférence celui de la Bibliothèque Nationale, relié en maroquin rouge aux armes du roi. À la paléographie et au calcul des variantes pour les manuscrits anciens et médiévaux correspond pour les textes modernes imprimés l'usage de la bibliographie matérielle » (p. 12-13).

Et plus loin : il n'existe pas de manuel satisfaisant, adapté au domaine français, qui exposerait les principes de la description bibliographique ; « d'ailleurs, en l'état actuel de nos connaissances sur l'histoire matérielle du livre, un exposé général de méthode ne saurait être écrit en France » (p. 17).

Et pourtant :

« pour le livre en langue française se posent très tôt des problèmes de provenance, dus à la fois à la diffusion internationale, à l'existence d'une censure religieuse et politique et à l'insuffisance ou la carence des réglementations relatives au com-

merce intérieur ou international du livre. Le généralisation de l'emploi de techniques bibliographiques appropriées permettrait sans doute de résoudre une part majeure de nos incertitudes. On saisit l'intérêt historique de pareilles applications » (p. 18).

En effet.

Nous allons sans doute vers une spécialisation toujours plus poussée. Il me paraît tout à fait improbable que les littéraires, d'une façon générale, aient jamais la tournure d'esprit, le temps et le courage nécessaires pour apprendre et appliquer les techniques auxquelles nous initie ce livre ; ce serait d'ailleurs un gaspillage d'énergie. L'exemple d'un Roger Laufer, savant bibliographe-descripteur et critique pénétrant, pourrait bien rester isolé. En revanche, ce qui serait rationnel et souhaitable, ce serait que naissent des instituts voués à ce genre de travaux, auxquels s'adresseraient les éditeurs de textes. Qui les suscitera ?

Raymond JOLY

Université Laval

□ □ □

CHATEAUBRIAND, René, introduction et notes par J.M. Gautier, « Textes littéraires français », Genève, Droz, 1970, 91 p.

Relire René c'est encore et toujours être saisi par ce mal inconnu, mystérieux, mais réel, qui frappe ce personnage et nous le rend sympathique. On ne reste pas insensible, malgré le temps et les formules démodées qui nous séparent de l'œuvre, au spectacle de cette existence inquiète, de ce jeune homme persécuté par lui-même, qui ne

trouve de repos ni en voyageant ni en racontant sa tragique destinée. Cette œuvre pourtant n'appartient pas qu'au XIX^e siècle ; elle aurait sa place parmi les quelques ouvrages qui accompagnent les hippies sur les routes du monde. René est un ancêtre, au même titre que le « Loup des steppes » de Hermann Hesse. Il a les mêmes insatisfactions, les mêmes déceptions ; il éloigne de lui ses amis (« Tout m'échappait à la fois, l'amitié, le monde, la retraite » (p. 51) ; ses aventures le conduisent toujours au même désespoir. L'Amérique, et ce coin perdu de la Louisiane des Natchez, c'est le Katmandou d'aujourd'hui qu'on tente par bandes d'atteindre et où l'on croit trouver le remède aux maux de l'âme et de la société. Mais la déception des jeunes révoltés au retour de l'Orient rêvé n'est pas sans rappeler les dernières phrases de *René* : « Les trois amis reprirent la route de leurs cabanes ; René marchait en silence entre le missionnaire qui priait Dieu, et le Sachem aveugle qui cherchait sa route. On dit que pressé par les deux vieillards, il retourna chez son épouse, mais sans y trouver le bonheur » (p. 76). Toutefois la perte des illusions n'est pas la perte des inquiétudes, qui, elles, restent indéterminables. Ceux qui dans cette Amérique actuelle tentent de reconstruire les communautés primitives que René avait sous les yeux, essaient, eux aussi, d'y retrouver une raison de vivre. « Heureux sauvages !, s'écria René. Oh ! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours. Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourais tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos chênes, vous laissez couler les jours sans

les compter. *Votre raison n'était que vos besoins*, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la sagesse, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil » (p. 42). Le couplet du « bon sauvage », cher à Rousseau, a été chanté par tous les philosophes du XVIII^e siècle¹. Chateaubriand le reprend, comme pour indiquer une fois de plus que le retour à la vie primitive semble la seule solution pour purifier les hommes des souillures que les siècles ont accumulées en eux. Pour qu'éclate le *mal* (du siècle), il faut que les circonstances s'y prêtent, qu'une crise le provoque. René a cherché le remède de son mal dans la nature sauvage, comme d'autres après lui croiront le trouver dans la bohème, et d'autres, aujourd'hui, au fond de l'Asie. Mais dans tous les cas, c'est un remède spirituel qu'on cherche, puisque le mal n'est pas d'abord social, mais moral. Amélie l'avait compris, qui recommandait à René de faire comme elle, d'aller trouver « le repos dans ces retraites de la religion ; la terre n'offre rien qui soit digne de vous » (p. 56). À défaut de cette solution idéale, mais trop difficile à accepter, « peut-être trouveriez-vous dans le mariage un soulagement à vos ennuis. Une femme, des enfants, occuperaient vos jours » (p. 57). La fin du récit a montré la vanité de ce conseil presque maternel.

Dans son introduction à cette édition critique, M. J.M. Gautier, l'auteur d'un excellent ouvrage sur *l'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand* (Manchester University Press, 1951), rappelle le mot de Sainte-

¹ « Toute leur vie était une paisible enfance... », écrit Marmontel des Incas.

Beuve affirmant que René était le portrait de sa génération. Comme le critique, nous pourrions dire aussi qu'il « est le nôtre ». Mais M. Gautier le suggère sans le dire. « La vie, écrit-il, n'est plus considérée aujourd'hui comme un *don*, et nombre de jeunes, comme René, se soustraient volontiers aux charges de la société, refusent de « prendre un état ». Ils refusent de croire comme René « qu'il n'y a de bonheur que dans les voies communes ». (p. 16-17). Nous aurions aimé qu'il explicitât quelque peu cette idée, qui eût pu redonner à *René* une certaine actualité. Si cette œuvre mérite d'être relue, elle ne le sera que par nous. Il fallait peut-être dire clairement en quoi elle nous convient et comment résonne de nos jours l'histoire de ce jeune homme aux «goûts inconstants », qui ne peut « jouir longtemps de la même chimère », est « la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de [ses] plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée » (p. 47). Il n'est sans doute pas de moment plus propice pour retrouver le sens et l'opportunité de cet appel des « orages désirés » qui doivent nous « emporter [...] dans les espaces d'une autre vie » (p. 50).

Clément MOISAN

Université Laval



LAMARTINE, le Livre du Centenaire, études recueillies et présentées par Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, 1971, 375 p.

Deux années fastes pour la commémoration de centenaires :

1969, de la mort de Lamartine et de la naissance de Gide ; 1971, de la naissance de Valéry et de Proust. C'est à ces occasions qu'on provoque les rencontres-colloques et, qu'un peu plus tard, on en publie les actes. Ce genre d'ouvrages est souvent un assemblage d'études hétéroclites, toujours savantes et parfois ennuyeuses. Le recueil que présente Paul Viallaneix, placé sous l'égide du Centre de recherches révolutionnaires et romantiques de l'université de Clermont-Ferrand, tente pour sa part de réhabiliter Lamartine, le poète et le politique. En cela, le livre se donne un but précis qui lui confère son unité : il « voudrait être un appel ».

Et il l'est en effet. Curieusement les thèmes, le ton, l'orientation des articles concourent tous à réactualiser l'homme et l'œuvre. Plus d'ailleurs que la simple instruction d'un procès de réhabilitation, comme on en fait chaque année pour beaucoup d'auteurs disparus, c'est une lecture et une interprétation modernes de Lamartine à quoi ces études nous convient. Comme le dit le préfacier : « des hommes de bonne volonté se sont réunis pour se porter à sa rencontre et pour le retrouver

Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même. »

« Tel qu'en lui-même » : ainsi pourrions-nous caractériser la recherche générale que se proposent les auteurs, tous universitaires. Et le mouvement vers l'intérieur apporte des vues nouvelles sur le poète et le prosateur. « Les eaux lamartiniennes », dont parle Paul Viallaneix, ont plus à symboliser que l'écoulement des choses ; elles mettent en évidence, outre